

Du même auteur

Chez Mialet-Barrault

Pour l'amour d'Elena, 2021 ; Pocket, 2022

Chez Julliard

Les Agneaux du Seigneur, 1998 ; Pocket, 1999

À quoi rêvent les loups, 1999 ; Pocket, 2000

L'Écrivain, 2001 ; Pocket, 2003

L'Imposture des mots, 2002 ; Pocket, 2004

Les Hirondelles de Kaboul, 2002 ; Pocket, 2004

Cousine K., 2003 ; Pocket, 2005

La Part du mort, 2004

L'Attentat, 2005 ; Pocket, 2006

Les Sirènes de Bagdad, 2006 ; Pocket, 2007

Ce que le jour doit à la nuit, 2008 ; Pocket, 2009

L'Olympe des infortunes, 2010 ; Pocket, 2011

L'Équation africaine, 2011 ; Pocket, 2012

Les anges meurent de nos blessures, 2013 ; Pocket, 2014

Qu'attendent les singes, 2014 ; Pocket, 2015

La Dernière Nuit du Raïs, 2015 ; Pocket, 2016

Dieu n'habite pas La Havane, 2016 ; Pocket, 2017

Khalil, 2018 ; Pocket, 2019

L'outrage fait à Sarah Ikker, 2019 ; Pocket, 2020

Le Sel de tous les oubliés, 2020 ; Pocket, 2021

Chez Après la Lune

La Rose de Blida, 2006

Chez Bayard

Le Baiser et la morsure : entretiens avec Catherine Lalanne, 2018 ;
Pocket, 2021

Chez Flammarion

Le Dingue au bistouri, 1999 ; J'ai lu, 2007

Ce que le mirage doit à l'oasis, 2017 ; 2021

Chez Folio

Morituri, 1999

Double blanc, 2000

L'Automne des chimères, 2000

La Part du mort, 2005

Yasmina KHADRA

Les Vertueux

roman

Mialet-Barrault Éditeurs
3, place de l'Odéon
75006 Paris

www.mialetbarrault.fr

© Mialet-Barrault, département de Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-5794-9

*À ma mère, qui ne savait ni lire ni écrire
et qui m'a inspiré ce livre.*

Des choses incroyables vous tombent dessus, détournent le cours de votre existence et le bouleversent de fond en comble. Vous avez beau fuir au bout du monde, vous réfugier là où personne ne risque de vous trouver, elles vous suivent à la trace comme une meute de chiens errants et font de vous quelqu'un qui ne vous ressemble en rien et qui devient la seule histoire que l'on retiendra de vous.

Certains appellent ces choses *mektoub*.

D'autres, moins déraisonnables, disent que c'est la vie.

En ce qui me concerne, ces choses-là avaient un visage, une odeur et un nom : Gaïd Brahim.

Gaïd Brahim était à l'image du bon Dieu. Sévère et miséricordieux. Il pouvait faire d'un vaurien un notable et d'un insolent un gibier de potence, sauf qu'il était plus enclin à sévir qu'à gratifier. Il nous envoyait ses fiers couteaux, à l'improviste, pour s'assurer que nous veillions religieusement sur ses champs, que son bétail se portait mieux que ses sujets et que les échines étaient bien courbées.

Tout ce qu'il y avait sur les terres de Gaïd Brahim appartenait à Gaïd Brahim : les vergers, la rivière, les

sources, le mausolée ainsi que le marabout qui y reposait, la mosquée et son imam, nos taudis, notre sueur et notre chair, jusqu'aux pierres pavant les collines, jusqu'aux renards qui venaient dans le noir semer la pagaïe dans les poulaillers. Et tout lui réussissait. Ne craignant ni le mauvais œil des envieux ni la vindicte des humiliés, il régna sans partage sur les êtres et les choses. Il était donc naturel de se soumettre à ses lois, qui étaient très simples : le servir ou disparaître. Comme nul ne savait où aller, on s'ancrait dans nos taudis et on évitait de faire du bruit. En ces années-là, les déracinés crevaient de faim sur les routes et aucun ciel ne valait un toit.

Personne, au douar, n'avait intérêt à se mettre à dos Gaïd Brahim.

C'est la raison pour laquelle le cœur de ma mère faillit s'arrêter de battre lorsque mon petit frère rentra à la maison, livide, en hurlant : « Le caïd ! Le caïd ! »

Nous regardâmes par la fenêtre. Une carriole cahotait sur la piste qui menait à notre gourbi, conduite par Babaï, un Noir herculéen que les gens du village redoutaient autant qu'un mauvais présage.

— Va chercher ton père, cria ma mère à mon petit frère.

— Je ne sais pas où il est.

— Ne discute pas. Trouve-le et dis-lui de rentrer immédiatement. Ce n'est jamais bon signe quand on a la visite des hommes du caïd.

Mon petit frère sortit par-derrière et s'élança à travers champs, notre chien sur les talons.

La carriole s'arrêta dans la cour. Babaï n'en descendit pas. Il s'épongea dans un pan de son turban et attendit que quelqu'un se manifestât.

Ma mère n'avait plus une seule goutte de sang au visage. Je ne reconnus pas sa voix lorsqu'elle me poussa vers la porte.

— Va voir ce qu'il nous veut. Chaque fois que cet énergumène s'amène, il liquéfie les boyaux aux grands et aux petits.

— Pour lui dire quoi ?

En vérité, je n'avais pas le courage de sortir de la maison.

— Tu penses que ton père a fait quelque chose de mal ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Il ne dit jamais où il va.

Ma mère claqua ses mains sur ses cuisses et alla s'effondrer dans un coin. Elle se mit aussitôt à se signer en croisant les poignets. Mes deux sœurs la rejoignirent ; toutes les trois se serrèrent les unes contre les autres en récitant des incantations.

Chaque fois que Babai débarquait au douar, un homme devait en pâtir. Et lui, conscient du malaise qu'il suscitait, restait impénétrable sur son siège, une racine de réglisse entre les dents, pendant que les familles se demandaient sur quelle demeure allait s'abattre l'anathème.

Ce jour-là, Babai s'était dirigé droit sur notre gourbi, ce qui avait ajouté à notre émoi une épaisse couche d'effroi.

Mon père arriva en courant, la bouche écumante, complètement dérouté. Il dut se racler plusieurs fois la gorge avant de s'adresser à Babai. Je n'entendis pas ce qu'ils se dirent. Lorsque mon père se frappa la poitrine, je compris que quelque chose de grave était arrivé.

Ma mère, qui suivait la scène, debout derrière moi, fit claquer ses deux mains sur ses joues avant de les rabattre sur ses cuisses.

— Le ciel va nous tomber sur la tête, se lamenta-t-elle. Que va-t-on devenir ? Mon Dieu ! Nous sommes perdus, nous sommes maudits.

Mon père nous rejoignit, en chavirant presque. Il se cramponna au battant de la porte pour tenir sur ses jambes.

— Qu'est-ce que tu as fait derrière mon dos, mon fils ? gémit-il.

— Moi ?

— Oui, toi... Pourquoi le caïd envoie-t-il cette brute te chercher ?

— Je l'ignore.

— Il dit que son maître veut te voir, toi, et personne d'autre. Il te connaît d'où, le caïd ? Quand il convoque quelqu'un, c'est qu'il a des comptes à régler avec lui.

J'étais abasourdi. Ma tête rembobina le film de la semaine et des semaines d'avant, en quête d'un moment d'égarement ou d'un semblant de méfait que j'aurais commis à mon insu ; je ne relevai rien de répréhensible. J'étais un garçon docile, jamais un mot plus haut que l'autre, jamais un geste déplacé.

— Il s'agit sûrement d'un malentendu, dit ma mère d'une voix chevrotante.

Nous sortîmes, mon père et moi, pour en savoir plus sur cette curieuse convocation.

— Je ne suis pas dans le secret des dieux, maugréa Babai. Mon maître m'a chargé de ramener ton rejeton. Alors je suis venu le chercher. On m'ordonne, j'exécute.

— Est-ce qu'il était en colère, le caïd ?

Les Vertueux

— Comment ne pas l'être lorsqu'on ne dispose que de têtes de mule et de bras cassés.

— Tu es sûr de ne pas te tromper de personne ?

— J'ai des petites oreilles mais j'entendrais une araignée tisser sa toile. Le caïd a bien dit Yacine, le fils de Sallam le manchot.

— Qu'est-ce qu'il lui veut ?

— Pourquoi me poses-tu des questions auxquelles je n'ai pas de réponses, Sallam ? Est-ce que je t'ai demandé avec quelle eau tu fais tes ablutions ?

Ma mère nous rejoignit, les traits fondus. Elle se dressa devant le canasson pour lui barrer la route.

— Où est-ce que vous emmenez mon garçon ?

— À la Grande Kheïma.

— Mon fils ne sait même pas où ça se trouve.

— Retourne à l'intérieur, lui dit mon père. On est entre hommes.

De la tête, Babaï m'ordonna de monter.

Il m'interdit de m'asseoir sur la banquette, à cause de la terre que j'avais sur le postérieur, m'obligeant à rester debout sur le marchepied.

Le fouet cingla la croupe du canasson ; la carriole manqua de renverser ma mère.

Les voisins étaient sortis de leurs terriers. Ils se tenaient devant leur porte, aussi silencieux que les spectres.

Dans les champs, des silhouettes se dressaient çà et là et observaient la carriole qui cahotait sur la piste comme on regarde un drame en train de s'opérer.

Beaucoup de malheureux avaient suivi les hommes du caïd sans que personne sache pourquoi et n'avaient plus redonné signe de vie.

I

LA CHAIR DES SALAMANDRES

Je m'appelle Yacine Chéraga.

Ceci est mon histoire avec Gaïd Brahim.

Je suis l'aîné d'une fratrie composée de quatre filles et de trois garçons. Deux de mes sœurs, à peine pubères, avaient été mariées à des gamins obtus qui les retenaient captives loin de chez nous – on ne les voyait presque pas ; les deux autres prenaient leur mal en patience en attendant un prétendant. Hassan, mon cadet, et moi étions des bergers. Quant à Missoum, notre benjamin, il était parti pour rester petit toute sa vie. À trois ans, il tétait encore le sein de notre mère en mordant à pleines dents dans son croûton.

Mon père avait perdu une main dans un duel – et son âme avec. Je ne me souviens pas de l'avoir vu se plaindre ou s'emporter. Emmitoufflé dans son ombre, il ne fréquentait ni la mosquée ni la clique de vieillards qui égrenaient leur chapelet au pied du caroubier, là-haut sur la colline qu'enfaîtait le mausolée de Sidi Oukil. Il ne parlait pas beaucoup, non plus, mais le peu qu'il laissait entendre avait du sens. C'est lui qui m'avait certifié que la manne céleste est une comète qu'on peut

regarder s'éloigner, mais qu'on n'a aucune chance de rattraper.

S'il avait ses deux mains, jurait notre mère, *votre père déracinerait un chêne*. Il n'avait qu'un bras valide, notre géniteur, mais qu'est-ce qu'il galérait. Il s'éclipsait avant le lever du jour et rentrait tard dans la nuit, en rasant les murs. Il ne nous disait pas ce qu'il fabriquait, loin de notre village, et refusait de nous emmener, mon cadet et moi, avec lui pour l'aider. Plus tard, beaucoup plus tard, j'appris qu'il ne voulait surtout pas que l'on sache qu'il mendiait...

Cependant, il n'était pas le seul à raser les murs.

Au douar, nous étions le visage d'une même infortune, tellement identiques qu'il nous était difficile de distinguer qui était de chair et de sang de qui était un fantôme. L'imam nous exhortait de prendre notre mal en patience car le Seigneur se tient aux côtés de ceux qui subissent avec courage et humilité ce qui est *écrit*. Il décréait surtout que celui qui refuse son destin n'y changera pas grand-chose et que le malheur assumé mène droit au paradis. Ainsi, chacun *assumait* son malheur avec dévotion. Cependant la prière que nous récitons le plus souvent avant d'éteindre le quinquet était : « Seigneur, garde Tes bienfaits si Tu nous en juges indignes mais, de grâce, fasse que notre chemin ne croise pas celui de Gaïd Brahim. » Quand bien même nos prières avaient l'accent des peines perdues, nous gardions la foi. Comme nos ancêtres. Comme nos parents. Comme notre progéniture après nous. Si nos saints patrons nous ignoraient, malgré nos offrandes et les bêtes sacrificielles qu'on égorgeait sur le seuil de leur tombeau, le caïd Brahim, lui, nous avait à l'œil. On lui

rapportait ce qu'on faisait, ce qu'on chuchotait la main sur la bouche et ce qu'on taisait au tréfonds de nos peurs.

Nous nous étions habitués à cette existence sans relief et sans attraits et nous pensions que ce serait ainsi jusqu'à la fin des temps.

Puis il y eut ce vendredi de l'automne 1914 qui allait changer le cours de mon existence. Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était un beau jour de septembre, chaud comme le ventre d'un chiot. Les montagnes qui se profilaient à l'horizon rappelaient des divinités endormies, les hanches harmonieuses et le bras tendu vers on ignore quelle oblation. De rares nuages blancs s'effiloçaient dans le ciel tandis qu'un épervier, ivre d'espace et de vent, lançait des cris perçants comme on jette un sort. Je me souviens de la piste crevassée qui m'éloignait des miens, des arbres mornes qui jalonnaient mon destin, des crissements des roues chahutant le silence profond de la garrigue, de Babaï qui somnolait sur son banc, le fouet enroulé autour de son bras comme un serpent.

Nous avons parcouru plusieurs lieues sans échanger un mot. En vérité, nous n'avions rien à nous dire de sérieux. Babaï n'aimait personne, et j'avais une peur bleue de ce qu'il représentait.

Le marchepied, sur lequel je tenais debout depuis plus d'une heure, me cisailait la plante des pieds que de vieilles savates dépareillées avaient du mal à contenir.

— Je peux m'asseoir sur le siège ?

— Non, dit Babaï, le ton aussi sec qu'une détonation.

— S'il te plaît.

— Si je me suis donné un mal de chien pour que les sièges soient impeccables, c'est pas pour qu'un culterreux pose son fion dégueulasse dessus.

— C'est que de la poussière. Je nettoierai après.

— Avec ta langue ? Tu es un dépotoir à toi tout seul. Tu restes sur le marchepied et tu arrêtes de me taper sur le système.

Mes genoux étaient sévèrement éprouvés par les rebonds de la carriole sur les ornières.

— S'il te plaît. Je ne tiens plus sur mes jambes.

— M'en fiche.

Il se mit à siffloter.

Babaï était une brute droit sortie de la gangue originelle. Il avait le regard mauvais de ceux qui ont raté leur vie et qui s'en prennent à celle des autres par dépit. Il devait peser plus de cent kilos et autant de péchés. Je l'avais vu plusieurs fois saisir des badauds par la gorge et les soulever par-dessus sa tête juste pour exhiber la robustesse de ses muscles. Il n'avait pas plus de cœur qu'un djinn et, paraît-il, il pratiquait la sorcellerie... Hélas, les gens pouvaient raconter ce qu'ils voulaient, Babaï s'en moquait. Il avait la baraka du caïd et l'impunité qui allait avec.

Je lui tendis la main.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On dit que tu lis dans les lignes de la paume. Je veux savoir ce qui m'attend.

— Le caïd te le dira.

— Je jure que je n'ai rien fait.

— Et c'est mon problème ? s'écria-t-il, excédé. Que tu pisses de l'eau de rose ou que tu chies de l'ambre, que veux-tu que ça me fasse ? Ta vie dépendrait d'un geste de ma part que je ne bougerais pas le petit doigt pour toi, ni pour personne.

— Tu penses que je risque ma peau dans cette histoire.

— Parce que tu crois en avoir une ?

Babaï fit claquer son fouet et m'ignora.

Nous traversâmes un bosquet dans un silence troublant que cadençaient le trot du canasson. Autour de nous, les arbres semblaient avoir des yeux. J'avais le sentiment qu'on nous épiait.

Babaï mâchouillait sa racine de réglisse, la tête ailleurs. Je geignais exprès pour qu'il s'aperçoive que le marche-pied me brûlait comme un gril, en vain. Soudain, il tira sur les rênes et rangea la carriole sur le bas-côté.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— Un type louche nous colle au train depuis un bon bout de temps.

Je me retournai. Effectivement, quelqu'un nous suivait.

Babaï avait raison de se méfier. Des bandits de grand chemin avaient sévi dans la région. Ils furent tous pendus sur la place des villages musulmans pour l'exemple, mais leurs fantômes continuaient de hanter les maquis et les forêts.

Babaï retroussa sa jellaba par-dessus sa ceinture ; il portait un pistolet sur lui.

La vue de l'arme me tétanisa.

Babaï attendit que l'inconnu s'approchât, les doigts autour de la crosse, prêt à dégainer. Lorsqu'il reconnut mon père, il rabattit sa jellaba et posa ses larges mains sur sa figure.

— Non, mais c'est pas vrai... Qu'est-ce que tu veux encore, Sallam ?

Les Vertueux

Mon père descendit de sa jument. L'inquiétude lui ravageait le visage.

— J'ai laissé mon épouse morte de peur.

— Il n'y a pas de fossoyeur dans ton douar ?

— Elle veut savoir ce qu'on reproche à notre fils.

— Ça changerait quoi ?

— Il faut que je voie le caïd.

— Le caïd ne reçoit que les gens qu'il convie ou qu'il convoque, et tu le sais.

— Mon fils n'a rien fait.

Babaï dodelina de la tête, agacé.

— Écoute-moi bien, Sallam. C'est pas que je t'aie à la bonne, mais je te conseille de retourner d'où tu viens.

— Je refuse de rentrer sans en avoir le cœur net.

— C'est ton esprit qui ne l'est pas, pauvre bougre. Tu as laissé traîner ta main là où il ne fallait pas et tu ne l'as plus récupérée. Tâche de ne pas mettre ton pied au mauvais endroit, cette fois. Le caïd a horreur des têtes de mule. Je te préviens, quand il châtie, il n'épargne ni les récalcitrants ni leurs familles.

— Rentre à la maison, père. Tu n'as rien à craindre. Je suis innocent.

Babaï fit claquer son fouet et nous poursuivîmes la route.

Mon père resta au milieu de la piste, debout à côté de sa jument, semblable à une âme en peine dont ni le ciel ni la terre ne voulaient.